

Entretien avec Nicolas Bouchaud *

À propos d'*Un ennemi du peuple* d'Henrik Ibsen

Argument de la pièce

« Une station thermale dans une petite ville de province. Une famille : le docteur Tomas Stockmann, Katrine sa femme, Petra sa fille, ses deux fils, son beau-père, Morten Kill et son frère, le préfet Peter Stockmann. Stabilité économique et prospérité assurée par l'établissement de bains créé par le docteur et son frère. Découverte par le docteur de l'empoisonnement des eaux thermales par une bactérie : catastrophe sanitaire, menace pour la santé publique. Décision du docteur d'informer la population, de fermer l'établissement et d'engager des travaux pour reconstruire le système hydraulique urbain. Refus catégorique du préfet : impossible de toucher à ce qui fait la richesse et la renommée de sa ville. Colère du docteur, qui en appelle au rédacteur du journal local pour dénoncer le scandale politique. » (Extrait du catalogue de présentation réalisé pour le Théâtre de l'Odéon.)

*

Anastasia Tzavidopoulou : *Un ennemi du peuple*, d'Henrik Ibsen, est une pièce politique. Des signifiants politiques la traversent comme « peuple », « démocratie », « la majorité compacte ». Et pourtant, quand on quitte la pièce, Dieu merci, on n'a pas l'impression d'avoir assisté à un théâtre revendicatif, à un théâtre militant, malgré cette partie d'actualité que vous ramenez. Êtes-vous d'accord, et si oui à quoi tient cette impression ?

Nicolas Bouchaud : En effet, il est question dans la pièce d'un établissement thermal qui va apporter la prospérité économique à la ville, il est question du chômage qui diminue, mais voilà qu'un médecin, lanceur d'alerte avant l'heure, découvre que toute l'eau de la ville est empoisonnée et qu'elle risque de contaminer tout le monde. Il va évidemment se heurter aux autorités de la ville, notamment au préfet, qui n'est autre que son propre frère et pour qui il n'est pas question de fermer les « bains ». On pourrait dire,

d'une certaine façon, que c'est notre époque qui s'invite dans ce texte écrit au XIX^e siècle et qui en dramatise tous les enjeux. Je pense néanmoins que le mouvement profond d'Ibsen n'est pas réellement politique. Quand on lit sa correspondance, c'est assez clair. Ibsen apparaît plutôt comme une personnalité apolitique. Il ne se revendique pas du tout comme un auteur politique. Ibsen écrit sa pièce en exil, en Italie, et je crois qu'il se préoccupe avant tout d'écrire son œuvre et non pas de politique.

David Bernard : Depuis une position d'exil.

Nicolas Bouchaud : Oui. Quand il écrit *Un ennemi du peuple*, il est assez en colère contre son pays natal. Sa pièce précédente, *Les Revenants*, a été très mal accueillie en Norvège, et a suscité beaucoup de remous. Il y a donc comme une libération de sa colère dans *Un ennemi du peuple*. Y sont croqués des archétypes : le frère préfet de la ville qui veut que rien ne change, le journaliste de gauche qui retourne sa veste, le représentant des petits propriétaires qui évidemment est tout sauf fiable, enfin, toute cette micro-société qu'Ibsen va s'amuser à dénoncer et à malmenier, à présenter sous un jour totalement grotesque. Il y a du grotesque dans cette pièce. C'est vraiment une satire.

Anastasia Tzavidopoulou : Oui, parce qu'on part avec un sentiment de contradiction, on ne peut pas vraiment choisir notre camp ; ça tient aussi à l'ambiguïté de Stockmann.

Nicolas Bouchaud : Cela tient à la personnalité de Stockmann, mais aussi à notre parti pris lorsque nous avons monté la pièce. On peut, c'est ce qu'avait fait Ostermeier, présenter Stockmann comme un héros relativement positif du début jusqu'à la fin. Nous, nous avons accentué le fait qu'il y avait une fissure en lui. Au moment de l'acte IV où il est dans cette assemblée publique, il est hors de lui et se met à tenir des propos face auxquels on peut être dubitatif. Jusque-là, on l'avait bien aimé parce qu'il est celui qui a découvert l'empoisonnement de l'eau et qui détient la vérité. Et voilà qu'à présent il se met à fustiger la démocratie, affirmant qu'il ne faut pas donner le pouvoir à la masse, que ce sont tous des crétins, qu'il faut que l'on soit dirigé par une élite éclairée, par quelques individus à l'avant-garde qui pensent à la place des autres, etc. Et je pense qu'Ibsen est d'accord avec lui.

Anastasia Tzavidopoulou : C'est ce que pense Churchill aussi.

Nicolas Bouchaud : Bien sûr. J'ai fait récemment une lecture du dernier livre de Bret Easton Ellis, *White*. L'auteur y relate une soirée passée avec des amis à lui, libéraux, très aisés, au moment de l'élection de Trump. Les deux amis s'énervent très fort au restaurant après que Bret Easton Ellis fait une petite remarque sur l'élection de Trump, disant que cette élection n'était pas si grave. Il minimise l'élection de Trump et les deux autres deviennent fous. L'un d'entre eux dit textuellement : « Les gens qui ont voté pour Trump ne sont pas dignes de voter, on ne peut pas laisser le pouvoir à ces gens-là, ce sont des crétins. Il faut que ce soit nous, l'élite libérale et bourgeoise de la société, qui la dirigeons. » Ce sentiment antidémocratique est aujourd'hui largement partagé dans différentes couches de la société, y compris par des mouvements beaucoup plus à gauche. Le discours de Stockmann, comme celui d'Ibsen, est totalement antidémocratique.

Nous avons essayé de ramener un peu de dialectique dans la pièce. Car quand on la lit, on la trouve assez basique. Il y a quand même les méchants et le clan des gentils, c'est vraiment binaire.

Anastasia Tzavidopoulou : Justement, telle que vous la jouez, ce n'est pas une pièce manichéenne, même si on voit le camp de la vérité, et même si cette vérité devient délirante à la fin dans la bouche de Stockmann.

Nicolas Bouchaud : Cette question de la vérité est très intéressante, c'est la même question que pose *La Vie de Galilée*, de Brecht. Galilée fait sa révolution copernicienne, mais ensuite : que fait-on de cette vérité découverte ? C'est là où la question devient politique. Toute la pièce de Brecht pose cette question : qu'est-ce que Galilée va faire de sa découverte ?

David Bernard : Ce thème de la découverte est capital. Le fait même que Stockmann découvre quelque chose qui est censé être la vérité, va venir l'affecter, voire le métamorphoser.

Nicolas Bouchaud : Le théâtre est un endroit formidable pour montrer nos contradictions. Le théâtre n'est pas le lieu de la vérité, jamais. Lorsque Stockmann s'exclame, au début de la pièce : « J'ai la vérité ! », on sait que forcément, ça va mal se passer. Ce qui serait de l'ordre d'une simple dénonciation frontale ne fonctionne pas longtemps au théâtre.

Il y a aussi un côté christique chez Stockmann, le Christ petit-bourgeois. Par exemple quand il dit : « Je vais ouvrir mon école, il faudrait qu'on soit plus nombreux pour commencer, par exemple douze garçons, ça devrait suffire », comme les apôtres. Ce côté christique est un peu en filigrane

pendant toute la pièce. Autre exemple, à la fin de l'acte IV, quand il dit : « Je n'ai pas la bonté de certaines personnes, je ne dis pas "Je vous pardonne, car vous ne savez pas ce que vous faites". » Il y a ainsi des citations directes du Nouveau Testament. Et puis il y a la conclusion finale d'Ibsen : « L'homme le plus fort au monde, c'est l'homme le plus seul ! » Libre à nous de la partager... ou pas.

David Bernard : Par ailleurs, chacun des personnages est dans cette pièce démasqué dans sa « jouissance », dirait-on en psychanalyse. Le point de départ concerne les bains et l'infection. Il y a là comme une sorte de métaphore du corps : le problème vient des « canalisations ».

Nicolas Bouchaud : Oui, du corps social.

David Bernard : Auparavant, les responsables des bains avaient même supposé que les maladies étaient dues à des curistes étrangers. Ibsen nous invite à regarder ce qu'il y a d'infecté en nous-même, chez les deux frères, chez le président de l'assemblée des petits propriétaires, chez Stockmann, etc.

Anastasia Tzavidopoulou : Stockmann devient de plus en plus fou au fur et à mesure du déroulement de la pièce.

Nicolas Bouchaud : Ce personnage est passionnant à jouer. Stanislavski disait que c'était le personnage qu'il avait préféré jouer durant toute sa carrière d'acteur. Stockmann est dans une métamorphose permanente. Il commence à un point, il finit à un autre, mais entre ces deux points, il est passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Quasiment dans chaque scène, il se fait bouger par quelqu'un d'autre. Il fait sa découverte, puis tout de suite après le journaliste vient le voir en lui disant : « Vous savez que votre découverte va beaucoup plus loin qu'une simple découverte scientifique ? On va pouvoir enfin mettre à bas les élites qui nous gouvernent. » Lui, au début, n'en croit pas ses oreilles. Il répond : « Ah bon, vous croyez ? Ces gens ont apporté la prospérité à la ville », puis il finit par se laisser entraîner. Il évolue au gré des situations et des discours des uns et des autres. C'est un personnage qui ne cesse de dériver au fil de la pièce.

David Bernard : Il finira par dire qu'il faut « purifier » la société, la « désinfecter » !

Nicolas Bouchaud : Oui, il finit par tenir des propos absolument terribles.

Ce qui est intéressant, c'est que, quand la pièce est jouée à Paris, dix ans après sa création en Norvège en 1883, on entend dans la salle à la fin : « Vive l'anarchie ! » Le xx^e siècle n'était pas encore passé. Aujourd'hui, quand on entend « purifier », « désinfecter », on pense à la Seconde Guerre mondiale, au nazisme et à l'extermination des juifs d'Europe centrale. On ne peut naturellement pas entendre ces mots comme à la fin du xx^e siècle.

À cette époque, la pièce d'Ibsen était très admirée par un anarchiste de droite, Georges Darien, qui a écrit le roman *Le Voleur*, dont Louis Malle a fait un film. Il a aussi créé un journal qui s'appelle *Un ennemi du peuple* en référence au texte d'Ibsen. Le discours de Darien, dont on a mis un court extrait dans le texte de l'acte IV, consiste à dénoncer la servitude volontaire. Si les gens ne sont pas libres, c'est parce qu'ils ne veulent pas être libres. Ce sont des veaux, et donc il faut des personnalités avant-gardistes, éclairées, pour faire bouger les choses.

D'autre part, au moment de l'acte IV, quand on quitte le texte d'Ibsen, juste après que Stockmann a soutenu que l'on doit être gouverné par une élite éclairée, que l'on ne peut pas faire confiance à la masse, on a inclus dans le texte un extrait du livre de Günther Anders, *La Violence : oui ou non*. Ce livre fait suite à une interview qu'il a donnée à un journaliste allemand en 1986, au moment de Tchernobyl. Günther Anders, philosophe militant, énonce qu'on est menacés par les gens qui nous dirigent et qui s'accommodent du risque de notre anéantissement. Il en conclut qu'il est vain de protester pacifiquement dans les manifestations, avec des « saucisses » et des « airs de guitare ». Il faut arrêter cela, et avoir recours à la violence. Il faut, comme il le dit, « renoncer à notre renoncement à la violence ». Dans notre version, il y a dans l'acte IV une partie de ce texte d'Anders de 1986, après quoi vient l'improvisation de l'acteur qui joue Stockmann, et qui, comme lui, finit par exploser et s'en prendre au public de la salle.

David Bernard : Cette évolution du personnage de Stockmann m'a fait penser au mot de Lacan quand il s'adresse à de jeunes révolutionnaires : « Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaires, c'est à un maître. Vous l'aurez. » Lacan souligne l'équivoque de ce terme de révolution : ça revient au même point.

Anastasia Tzavidopoulou : La révolution comme le retour à la même place.

Nicolas Bouchaud : Bien sûr, Stockmann appartient à un milieu duquel il ne sortira pas. Il continue, y compris dans l'opposition, à faire jouer le système.

Anastasia Tzavidopoulou : Parce qu'à la fin de la pièce on revient à la même place.

Nicolas Bouchaud : Oui, il ne part pas. Nous pouvons penser qu'il a le courage de rester, mais aussi qu'en restant il ne changera rien en réalité.

Anastasia Tzavidopoulou : Et on ne s'identifie pas du tout à la majorité, on pense que la majorité, c'est les autres.

Nicolas Bouchaud : Cela fait penser à la phrase : « Le peuple manque. » Dans les insurrections, dans les révolutions, le peuple incarne toujours ce qu'on ne peut pas véritablement qualifier, quantifier. Il échappe toujours. Des gens disent : « Le peuple, c'est les gilets jaunes. ». Mais il y a du peuple partout, aussi bien dans le VII^e arrondissement de Paris que dans une petite ville du centre de la France. Au moment où il y a des révolutions, des insurrections, le peuple incarne cette partie qu'on ne peut jamais vraiment nommer. Le peuple c'est ce qui manque toujours et qui échappe au pouvoir. C'est pour ça que le peuple est potentiellement toujours révolutionnaire. Ça peut arriver de partout, on ne peut pas le saisir.

David Bernard : À ce sujet, pourquoi Ibsen parle-t-il à propos de la foule de majorité « compacte » ? Comment entendez-vous ce terme ?

Nicolas Bouchaud : On s'est beaucoup posé la question. C'est Aslaksen, le président de l'assemblée des petits propriétaires, qui amène le terme pour la première fois. On peut donc penser que la majorité compacte est l'assemblée des petits propriétaires. Ce terme de « compact » est génial, parce qu'on y entend l'idée d'une masse serrée, complètement agrégée. Un critique littéraire italien, Claudio Magris, a fait un assez beau livre sur le courant nihiliste à la fin du XIX^e siècle chez de nombreux auteurs tels que Nietzsche ou Ibsen. Il a traduit en italien *Un ennemi du peuple* et propose quant à lui l'expression de « majorité démocratique ».

Anastasia Tzavidopoulou : Ça sonne autrement que compacte.

Nicolas Bouchaud : La majorité compacte, c'est plus...

Anastasia Tzavidopoulou : ... massif.

David Bernard : Cette expression m'a fait penser à un passage du livre d'Elias Canetti, *Masse et puissance*, dans lequel on retrouve justement ce terme de

« compact ». Il écrit : « Il n'est rien que l'homme ne redoute davantage que le contact de l'inconnu [...] C'est dans la masse seulement que l'homme peut être libéré de cette phobie du contact [...] C'est la masse compacte qu'il faut pour cela, dans laquelle se pressent corps contre corps, mais compacte aussi dans sa disposition psychique, c'est-à-dire telle que l'on ne fait pas attention à qui vous "presse". Qui que ce soit qui vous presse, c'est comme si c'était soi-même ¹. » La majorité serait compacte pour mieux se défendre de l'inconnu, voire de toute forme d'altérité. Il y a aussi derrière cette agrégation de la masse l'angoisse type du petit propriétaire : qu'on lui fasse les poches.

Nicolas Bouchaud : Oui, c'est lui qui dit : « Je suis un ami de la démocratie à condition qu'elle ne coûte pas trop cher au citoyen. » Et je pense que pour Ibsen, qui met pour la première fois l'expression dans la bouche d'Aslaksen, « majorité compacte » renvoie aussi à la majorité molle, à la démocratie. L'expression « majorité compacte » est très ironique pour lui, c'est sûr.

David Bernard : Il y a aussi cet idéal clamé par Stockmann de faire disparaître le mensonge. Toutefois, la parole, de structure, est aussi faite de cette dimension du mensonge. N'y a-t-il pas un risque à vouloir éradiquer cette dimension, pour la parole elle-même ?

Nicolas Bouchaud : Le théâtre est l'endroit extraordinaire pour montrer nos contradictions et, évidemment, le théâtre n'est pas le lieu de la vérité.

* ↑ Entretien réalisé par Anastasia Tzavidopoulou et David Bernard en juillet 2019.

La pièce d'Henrik Ibsen *Un ennemi du peuple* a été mise en scène par Jean-François Sivadier, à la m2, à Grenoble, le 7 mars 2019. Avec Sharif Andoura (Hovstad), Cyril Bothorel (capitaine Horster, Morten Kill), Nicolas Bouchaud (Tomas Stockmann), Stephen Butel (Aslaksen), Cyprien Colombo (Billing), Vincent Guédon (Peter Stockmann), Jeanne Lepers (Petra Stockmann) et Agnès Sourdillon (Katrine Stockmann). Traduction : Éloi Recoing. Collaboration artistique : Nicolas Bouchaud et Véronique Timsit. Scénographie : Christian Tirole, Jean-François Sivadier.

1. ↑ E Canetti, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, collection « Tel », 1966, p. 11-12.